



ISABELLE ROUMEGUÈRE

*À l'ombre des
hommes-lions*

J'ai grandi maasai

TÉMOIGNAGE

Flammarion

Extrait de la publication

À l'ombre des hommes-lions

DU MÊME AUTEUR

« Dialectique du pouvoir chez les Maasai » in *La Relativité culturelle – Miroir des diversités : Afrique, Amériques, Europe, Asie*, sous la direction de Jacqueline Roumeguère-Eberhardt, Publisud, 1995.

Isabelle Roumeguère
Avec la collaboration de Luc Delasnerie

À l'ombre des hommes-lions

J'ai grandi maasai

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-4864-9

« Voyez-vous, dans la vie, il n'y a pas de solutions. Il y a des forces en marche : il faut les créer, et les solutions suivent. »

Antoine de Saint-Exupéry,
Vol de Nuit, XIX, Gallimard.

La plaine du Paradis

Octobre 1980, Kenya, Maasai Mara.

Depuis trois semaines, une chaleur écrasante fige la plaine. Les hautes herbes, que le vent faisait onduler en longues et incessantes vagues dorées, ont disparu. Les gnous se sont chargés de ne rien laisser derrière eux. On pourrait croire à la stratégie de la terre brûlée pratiquée par une armée en déroute. Au Maasai Mara, il ne s'agit pas de stratégie mais de nécessité, anticipant une défaite annoncée, ils se sont retirés par millions, une migration annuelle guidée par leur mystérieux instinct. Il ne reste qu'un paysage semi-désertique hanté par les silhouettes fragiles de quelques antilopes et de topis isolés, trop faibles pour suivre leurs congénères dans la longue transhumance qui les conduira vers le Serengeti tanzanien.

Ici, au pied de l'escarpement du Rift, dans la plaine du Paradis où les anges de la rivière Mara prennent des allures de crocodiles, tout est question d'instinct, tout est question de vie, tout est question de mort aussi.

À chaque question la nature donne sa réponse, aux hommes de l'interpréter.

L'herbe se raréfiant, les grands troupeaux de bétail des Maasai ont eux aussi transhumé, remontant le Rift vers des pâturages plus riches. Seules les femmes sont restées au village.

À l'ombre des hommes-lions

La terre s'est douloureusement craquelée. Un voile de poussières flotte dans l'air criblant l'horizon de milliards de particules immobiles, immense tamis de lumières mordorées.

C'est l'attente de la pluie.

De gros nuages surgissent à l'horizon et la plaine du Paradis tout entière s'anime. Une certaine nervosité mêlée d'excitation s'empare des vieux gnous qui n'ont pas eu le courage de suivre la grande migration, leur expérience les a déjà prévenus qu'il leur faut se hâter ; la rivière Mara va enfler avec les pluies. Le cri des oiseaux se fait soudain strident, l'orchestre des criquets s'amplifie jusqu'au paroxysme, tandis que la végétation elle-même semble frissonner d'aise et d'impatience dans l'attente de la manne céleste.

Après quelques averses avortées, l'odeur des grandes pluies imprègne l'air.

Menaçant, le ciel grossit en de sombres cohortes, passant du rose pâle au violet profond pour virer au gris de plomb. Il fait alors régner sa loi avec une violence inouïe sur cette terre qu'il s'apprête à nourrir. Il force les arbres à se courber devant lui et, par de longs et puissants roulements de tonnerre, il réduit au silence oiseaux et insectes. Une fois qu'il a obtenu le respect qui lui est dû, le ciel africain déverse enfin son eau par trombes compactes qui pilonnent le sol dur comme du cuir, formant partout d'immenses flaques éphémères qui fertiliseront la plaine. L'excédent que la terre repue ne peut plus avaler ira se lover dans les courbes de sa carapace pour s'étaler dans des mares salutaires et se déverser en cascade dans la moindre crevasse. Brusquement, la pluie s'arrête, laissant un paysage scintillant de couleurs nouvelles et d'insectes mouillés. Un nouveau silence imprègne la plaine, un silence de paix, de satisfaction et de soulagement.

L'impala et le léopard

Je n'arrive pas à dormir.

Mon lit à côté de la fenêtre est inondé des rayons blancs de la lune. Mes yeux, grands ouverts, sont fixés sur le feuillage étincelant d'un jeune arbre se balançant devant la maison.

Tous les sens en éveil, j'écoute les bruits qui comblent l'obscurité pour distinguer les appels des fauves, loin dans la plaine du Paradis. Je m'en remplis. Je veux les garder en moi, ils sont ma vie, ma respiration, et peuplent chacune de mes nuits depuis dix-huit ans.

Demain, je vais devoir partir.

Loin, très loin. Je vais rejoindre avec ma mère, ma sœur Carolyn et mon frère Georges, mon pays. La France. *Olaya*, le pays « au-delà de la mer », comme le nomme ma famille maasai. Je sais que là-bas une autre vie m'attend. À 18 ans, je viens de terminer ma scolarité et je vais aborder ma vie d'adulte. Quelle voie choisir ? Université ? Formation professionnelle ? Dans quelle branche ? Où ?

Dans une grande ville d'Europe, Londres ou bien Paris, la ville oubliée...

Hier soir, à l'heure où la nuit hésite à tomber, notre hippopotame résident est venu me saluer. Alors que j'enterrais des pommes de terre dans les cendres de notre feu de camp dehors, j'ai senti une présence et, en levant les yeux, je l'ai aperçu à une dizaine de mètres, me lorgnant de sa bouille

ronde fendue jusqu'aux oreilles par un sourire goguenard. Diable, que sa mâchoire est large ! Par précaution, j'ai préféré battre en retraite dans la maison, l'Afrique m'a appris que notre ami est un faux indolent... Il peut charger subitement, particulièrement sur la terre ferme qui n'est pas son élément. N'empêche, je me demande si je le reverrai un jour...

Quelque chose me tracasse, je ne sais pas quoi en penser, je ne sais pas si cela augure mal de l'avenir ou si ce n'est qu'une piqûre de rappel de la réalité. Hier, un petit impala est mort devant moi. Nous l'avions sauvé des griffes d'un lion, croyant préserver l'innocence de la cruauté. Mais vouloir détourner le cours de la nature n'est que vanité, ma famille maasai me l'a pourtant appris. Résultat : le petit impala est mort dans mes bras, je me sens coupable de l'avoir privé de son destin.

Je déroule sans arrêt le fil des événements dans ma tête.

Trois jours auparavant.

Georges, Carolyn et moi sautons dans le 4 × 4 avec enthousiasme. Nous allons traverser la plaine du Paradis avec notre mère pour faire le plein d'essence dans un campement touristique, en vue du long trajet de retour à Nairobi pour prendre l'avion. Ce sera notre dernier « *game-drive* », comme on appelle ici les excursions pour observer les animaux sauvages dans leur milieu naturel. Nous n'avons pas fait deux kilomètres que nous croisons un troupeau d'éléphants se dirigeant vers le couvert d'une forêt. Bien que nous les voyions quotidiennement se désaltérer en fin d'après-midi à la rivière au pied de la maison, chaque rencontre nous ravit. Cette fois-ci, nous repérons un nouveau-né, minuscule sous le ventre de sa mère. Pour suivre la cadence, il est obligé de trotter en balançant de droite à gauche sa trompe qu'il ne sait pas encore contrôler. Il est encadré par les femelles du groupe, probablement ses tantes et ses sœurs, et ne semble pas prendre conscience que sa venue au monde les tient sur un qui-vive permanent. Soudain, le petit trébuché sur sa trompe. Il doit se demander ce que cette protubérance de

L'impala et le léopard

chair inutile fait entre ses jambes, entravant sa course ! Nous ne pouvons pas nous empêcher d'éclater de rire. Discrètement tout de même, histoire de ne pas affoler la harde !

La chaleur monte de plus en plus dans la plaine, faisant disparaître un filet de brouillard. Au loin, des buffles tachettent le paysage de leurs masses noires. Carolyn a repéré la silhouette immobile d'un lion couché dans l'ombre d'un acacia. Il est parfaitement insensible au son de notre moteur qui se rapproche, seule sa queue fouette l'air avec nonchalance. Non loin, tapie dans un buisson, une magnifique jeune femelle, muscles tendus, guette deux antilopes broutant à 500 mètres de là. Soudain, elle lance son attaque en tentant de les rabattre vers le lion, mais, en deux bonds, les impalas à la belle robe caramel s'échappent pour se fondre dans un nuage de poussière. Alors, comme si cela n'avait été qu'un jeu, la lionne s'avance vers le mâle, et se roule à ses pieds. D'un air séducteur, presque mutin, elle lui caresse le museau de sa patte de velours. Brusquement, elle se lève et trotte vers le buisson, immédiatement suivie par son amant.

Nous sommes tout heureux d'avoir eu le privilège d'assister à cette scène. Ce n'est pas la première, mais l'émotion qu'elle fait monter en nous cette fois-ci est particulière. Secrètement, nous espérons que ce ne sera pas la dernière.

Sur le chemin du retour, le ciel se couvre de nuages gris et menaçants. Les fleurs sauvages tournent dans un même mouvement leurs visages au ciel dans l'attente des gouttes d'eau rafraîchissantes. Des zèbres, surpris par la chute soudaine de la température, se serrent les uns contre les autres et attendent... à l'arrêt. Des phacochères pataugent dans une mare moribonde, certains que les robinets du ciel leur donneront bientôt plein de boue.

Une déflagration dantesque fait tressaillir la plaine déclenchant une averse de grêlons d'une incroyable violence, frappant les animaux, martelant la végétation. Les babouins lancent des cris outrés de détresse tout en se précipitant sous

le maigre couvert de branches épineuses. Les gazelles de Thomson, affolées, courent dans toutes les directions.

C'est bien entendu à ce moment précis que cale notre Land Rover. Maman n'arrive pas à la redémarrer. N'échappant pas aux lois physiques les plus élémentaires, le moteur est noyé.

Il ne nous reste plus qu'à attendre. Nous craignons pour le pare-brise, le bombardement intensif qu'il subit menace de le faire exploser.

Derrière le rideau de grêle, un lion, dressé sur ses pattes antérieures, indifférent au matraquage de mère Nature, défie le ciel de son museau dans une pose de seigneur. Il est cocasse avec sa crinière aplatie, elle descend sur les deux côtés formant une raie sur le crâne.

D'une démarche assurée et puissante, profitant du mouvement de panique qui agite la plaine, il se met en chasse.

Dans la voiture, nous avons les yeux rivés sur la scène, oubliant nous aussi le tambourinement assourdissant des grêlons sur le toit du 4 × 4.

Mon regard est attiré alors par une petite tête sous un arbre. Une petite tête immobile avec de longues oreilles. Je pense d'abord à un lièvre... mais un lièvre ne peut rester aussi longtemps sans bouger... Alors serait-ce un petit renard ? Non, le museau n'est pas assez pointu. Finalement, je comprends qu'il s'agit d'un bébé impala, or il n'y a aucun troupeau à l'horizon ! Et le lion n'est pas loin... Carolyn, Georges et moi supplions notre mère de le ramener avec nous pour le sauver des crocs du fauve. Elle refuse, nous devrions être habitués à laisser faire la nature !

Nous proposons avec véhémence de le remettre, juste avant notre départ, entre les mains du directeur d'un campement voisin qui avait dans le passé récupéré un petit hippopotame orphelin. Devant notre détermination, elle finit par céder à contrecœur. Le déluge s'arrête aussi brusquement qu'il s'était déclenché. Après plusieurs tentatives infructueuses, le 4 × 4 redémarre. Nous nous dirigeons vers la petite gazelle toujours immobile. Je sors et m'approche d'elle. Elle se laisse prendre

L'impala et le léopard

et pousse un petit cri faible lorsque je la mets dans la voiture. Tout son corps tremble et Carolyn le sèche avec un T-shirt.

Ce soir-là, toute notre attention est portée sur l'infortuné impala. Nous installons au sol un matelas mince afin que ses sabots encore tendres ne soient pas en contact avec le ciment froid. Nous le nourrissons de lait en poudre très dilué. Carolyn décide de dormir à ses côtés pour lui tenir chaud. Le lendemain, il tente de marcher sur ses longues pattes, il semble reprendre des forces. Afin qu'il ne soit pas constipé, on lui passe un gant de toilette tiède sur le ventre et l'anus, comme le ferait la langue de sa mère. Le soir, c'est à mon tour de passer la nuit à ses côtés.

Le matin, il n'a plus la force de se tenir debout et bouge à peine.

À 3 heures de l'après-midi, alors que des myriades de papillons hoquent dans leur vol dévoilant pendant un dixième de seconde leurs ailes en trompe-l'œil, alors que les abeilles consciencieuses visitent chaque fleur du parterre devant la maison, alors que les criquets poursuivent leurs intarissables commérages, alors que les félins somnolent, alors que les babouins se chamaillent au soleil, alors que les éléphants grattent leurs dos aux troncs des arbres, alors que les crocodiles bâillent à n'en plus finir, guettant l'œil à moitié clos des zèbres se désaltérant, alors que la vie africaine éclate dans toute sa richesse, le petit impala meurt.

Le guerrier maasai qui veille sur nous la nuit a pris le petit corps inerte et l'a donné en pâture aux chiens. Ici, ce serait absurde de l'enterrer, les hyènes se seraient aussitôt chargées de le déterrer. Les Maasai n'inhument jamais leurs propres morts, ils les laissent dans un buisson aux soins des charognards. C'est ainsi que se boucle la chaîne de la vie.

Avons-nous commis une erreur ? Aurions-nous dû le laisser dans la brousse à son destin ? Pourquoi avons-nous été sourds aux conseils de notre mère ?

Je me tourne et me retourne dans mon lit, essayant vainement de répondre à ces questions.

À l'ombre des hommes-lions

Je me souviens avoir été dans le même état émotionnel quand j'avais 4 ans. Carolyn était encore un bébé et nous étions parties avec ma mère en Zambie où elle devait étudier le peuple lozi en tant qu'ethnologue. J'avais été responsable de la mort d'un petit poisson... Cela m'avait dévastée, j'avais été inconsolable pendant une bonne semaine. N'avais-je donc rien appris de cette expérience ? Elle peut paraître ridicule pour certains, mais, dans le cœur d'une petite fille, elle peut prendre toute la place.

C'est ce qui m'arrivait à nouveau à 18 ans ; la fin de cet impala prenait toute la place dans mon cœur, et la même amertume que jadis formait, au fond de ma gorge, une boule où se mêlaient colère, incompréhension et angoisse.

Aujourd'hui, je sais que le mot fin en ce mois d'octobre 1980 prend un sens particulier. Le départ pour l'Occident, ce monde inconnu, met-il fin à une partie de ma vie ? Comment vais-je réagir loin de ma famille maasai ? Que vais-je devoir affronter ?

J'en suis là de mes pensées quand je perçois un bruit inhabituel dans la partition sonore qu'interprète la nuit sur les rives de la rivière Mara. C'est tout proche, un tintement qui ne peut être que celui d'un objet, un objet d'homme. Je me lève, scrute le périmètre devant la maison jusqu'aux berges de la rivière, je ne distingue rien d'anormal. C'est alors que, sortant de l'ombre, une silhouette souple et puissante apparaît sous le clair de lune. J'en ai le souffle coupé. Un magnifique léopard aux taches argentées est à demi accroupi, il lèche délicatement notre poêle à frire que nous avons oubliée dehors après le dîner et dans laquelle il reste un peu de graisse de mouton. Son soyeux pelage ondule sur le fuselage de ses muscles saillants comme des rochers à fleur d'eau... Il se fige de temps en temps, aux aguets. Sa longue queue est gracieusement recourbée comme pour accueillir la lune suspendue dans le ciel. Il se tourne brusquement vers moi. Il me foudroie du regard et, d'un bond, disparaît sans un bruit.

Départ pour *Olaya*

Quelques heures plus tard, nous nous levons avant l'aube. Après avoir bu du thé, Oka nous réunit pour la prière du départ comme nous avons l'habitude de le faire avant chaque voyage. Il prie Enkai, le dieu du Ciel. Les Maasai sont monothéistes, nous avons toujours considéré que leurs prières étaient adressées au même dieu que nos prières chrétiennes.

Oka est notre beau-père, il nous a élevés aux côtés de notre mère ces onze dernières années. Il a aussi participé à ses recherches sur les rites de son peuple qu'elle étudie depuis quatorze ans. Cette maison dans laquelle nous nous trouvons est construite sur les terres d'Oka.

Sans un mot, nous chargeons dans la Land Rover nos quatre valises, chacune ne pesant pas plus de 20 kilos. Je me précipite sur la falaise surplombant la rivière. Là, dans mon jardin secret, l'endroit où j'avais l'habitude de me rendre quand j'avais besoin d'être seule, derrière des arbustes, entre les rochers, je retrouve pour la dernière fois mes compagnes silencieuses, des fleurs magiques, des orchidées sauvages.

Je les croyais détruites, piétinées l'avant-veille par une bande de babouins, mais elles ont survécu. Plusieurs boutons se sont ouverts, m'offrant leurs pétales rouille aux pointes jaune orangé. Merci de votre cadeau reines du Mara !

Nous faisons nos adieux à Flocon le chat, aux deux gardiens de nuit et à Filou, leur chien. Nous nous efforçons de

prendre des airs nonchalants, mais les regards sont graves. Nous promettons d'être de retour bientôt. « *Oleserre*, au revoir, à bientôt, *Enkai na jo*, si Dieu le veut bien ! »

Désormais, Enkipai, notre maison au Maasai Mara, sera notre pied-à-terre au Kenya. Oka en a décidé ainsi.

La Land Rover traverse la plaine sous un soleil matinal, toujours flamboyant en cette période de l'année, juste avant les petites pluies. Quelques herbivores broutent les rares touffes d'herbe. Nous avons onze heures de piste devant nous avant d'arriver à Nairobi, et notre avion pour Paris est à 21 heures. Je regarde le paysage, essayant de m'imprégner des détails du relief de peur que ce ne soit la dernière fois que je le vois.

Oka et ma mère se relaient pour conduire. À l'arrière, Georges, Carolyn, et moi restons silencieux, perdus dans nos pensées.

Nous déjeunons à Narok dans une gargote tenue par une famille indienne, la même qui nous avait accueillis onze ans plus tôt. Elle est devenue prospère, possédant plusieurs épiceries. Puis nous prenons la route goudronnée jusqu'à la capitale. Ce paysage est dénué d'arbres, alors que je l'avais connu clairsemé de buissons, avec des troupeaux de zèbres, de gazelles Thompson, d'impalas et d'autruches. Maintenant, c'est la monotonie des champs de blé jusqu'à la base du Rift d'où surgissent deux énormes paraboles blanches, les satellites reliant le Kenya avec le reste du monde. Vingt kilomètres plus loin, nous y arrivons, et c'est la lente montée sinueuse le long de l'escarpement, une route dangereuse, remplie de nids-de-poule, jusqu'à Nairobi située sur les hauts plateaux à plus de 1 600 mètres d'altitude.

À l'aéroport, Oka nous fait ses adieux, ma mère lui assure qu'elle sera de retour en décembre. Aucun de nous ne verse une larme mais ce n'est pas l'envie qui nous manque. Devant Oka, ce n'est pas possible, il nous a élevés maasai, il faut donc savoir maîtriser ses émotions.

Départ pour Olaya

La mort du petit impala que nous avons recueilli ma sœur, mon frère et moi appartient déjà au passé.

Dans deux heures, nous décollerons vers une nouvelle vie.

J'ai toujours vécu dans le présent sans jamais me plonger dans le passé, sans jamais me projeter dans le futur. À cet instant dans le hall de l'aéroport de Nairobi, passé et futur se confondent, je vis le présent comme si c'était un rêve, mon départ semble irréel.

Est-ce la perspective de changer complètement de vie qui me met dans cet état ? Ou est-ce la conscience que rien ne sera jamais pareil, que rien *n'est* jamais pareil ?

Je quitte l'Afrique et je quitte mon enfance, j'ai peut-être peur de les oublier, peur que ma mémoire soit avalée, happée par un présent qu'il s'agit de conquérir.

Ne rien oublier là-bas, *Olaya*, au-delà de la mer...

Olaya, trente ans plus tard

Maman est décédée paisiblement dans sa chambre le 29 mars 2006 au Kenya, au moment où l'ombre de l'éclipse solaire touchait le continent africain.

Elle avait 78 ans. Mon frère, ma sœur et moi l'avons enterrée là-bas.

De retour à Paris, je me suis attelée à faire un inventaire de la masse de documents de toutes sortes entreposés dans les cantines qui ont suivi tous les déménagements de ma mère. Georges, Carolyn et moi avons alors décidé de faire une donation de ses archives scientifiques au musée du quai Branly à Paris.

C'est avec une émotion pleine de retenue que j'ai ouvert une à une ces cantines.

J'ai retrouvé une grande partie de sa correspondance, par bribes, entre planches de diapositives, factures d'essence et travaux érudits ; le tout étant entassé chronologiquement dans l'ordre des journées passées à régler mille problèmes domestiques tout en menant ses recherches sur le terrain.

Une lettre adressée à mon père, alors à Paris, a particulièrement retenu mon attention. Elle est datée de juillet 1971. Elle lui raconte l'enthousiasme qui l'habite à l'idée d'assister à une cérémonie maasai à laquelle aucun Occidental n'a jamais encore participé. Mais l'essentiel de son contenu est constitué par la description des difficultés qu'elle rencontre

N° d'édition : L.01ELKN000318.N001
Dépôt légal : avril 2012

Flammarion
TÉMOIGNAGE

Isabelle
Roumeguère
est auteur et
réalisatrice de
documentaires.

À l'ombre des hommes-lions J'ai grandi maasai

Centrafrique, 1962. Un cyclone s'abat sur la capitale, Bangui. Éclairs, trombes d'eau : c'est dans ce déchaînement des éléments que naît Isabelle Roumeguère. Ce qui lui vaudra le nom de *Chipo* (« Don du Ciel » en bantou).

Son père, psychanalyste et confident de Dalí, est consul de France ; sa mère, Jacqueline Roumeguère-Eberhardt, est ethnologue. bercée depuis son plus jeune âge par les tambours gbaya, fiancée à un prince de quatorze ans en Zambie, la fillette va grandir en Afrique. Alors qu'elle n'a que quatre ans, sa mère est adoptée avec ses trois enfants par les Maasai du Kenya. Un peuple aux traditions séculaires, pratiquant la polygamie et l'excision. La fusion est totale. Le couple n'y survivra pas et sa mère tombera amoureuse d'Oka, l'ami de son frère maasai.

La jeunesse d'Isabelle est alors rythmée par les cérémonies d'initiation et les razzias mortelles. Elle habite dans des cases enfumées et surpeuplées, surveille les troupeaux, apprend à éviter les fauves, jusqu'à ce jour de 1980 où elle rentre en France...

